

LE 2

CORRESPONDANT

RELIGION — PHILOSOPHIE — POLITIQUE
— SCIENCES —
LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

TOME CENT SOIXANTE-SEPTIÈME

DE LA COLLECTION

NOUVELLE SÉRIE. — TOME CENT TRENTE ET UNIÈME

PARIS

BUREAUX DU CORRESPONDANT

14, RUE DE L'ABBAYE, 14

1892

La charité à Paris. — L'œuvre Laubespain. — L'office central des institutions charitables. — Rapport de M. le comte Lefébure. — Discours de M. le marquis de Vogüé et de M. E. Lamy. — 772.

LACOMBE (H. de). Chronique politique. 25 mai. 799.

LAIR (Adolphe). Mgr Freppel. Art. 3.

LAMY (E.). Discours prononcé à l'inauguration de la *Maison de travail*. — 789.

LEFÉBURE (comte). Rapport lu à l'inauguration de la *Maison de travail*. — 777.

Les Marines européennes. Art. 484.

Lettre de S. S. le Pape aux cardinaux français. 10 mai. 603.

LORMOND (Th.). Un prédicateur félibre. Le P. X. de Fourvières. 403.

LUTZ (P. Joseph). Les missionnaires français au Niger. Art. 325.

MANDAT-GRANCEY (baron E. de). La politique coloniale et la crise des salaires. Art. 209.

MEAUX (vicomte de). La question allemande dans l'Église catholique aux États-Unis. Art. 273.

MONTAL (M.). Un roman à Gavarnie. 10 avril. 165. — Fin. 25 avril. 306.

OLLÉ-LAPRUNE (Léon). Les sources de la paix intellectuelle. 10 juin. 844. — Fin. 25 juin. 1033.

OLLIVIER (Emile). Du régime de la presse. Art. 809.

PARVILLE (Henri de). Revue des sciences. 10 avril. 187. — 10 mai. 581. — 10 juin. 972.

PEYRE (R.). Galeries célèbres et grandes collections privées. — I. Chantilly. 43. — Le salon des Champs-Élysées et l'exposition du Champ-de-Mars. — 710.

SICARD (abbé). Attitude politique et religieuse des évêques pendant la Révolution. 25 mai. 609. — 10 juin. 928. — 25 juin. 1060.

THUREAU-DANGIN (Paul). — Etudes d'histoire contemporaine. — La France et l'Italie à la veille de la révolution de Février 1848. Fin. 10 avril. 127.

VANLAER (Maurice). La vieillesse de l'ouvrier. Fin. 10 avril. 105.

VIEL-CASTEL (de). *Souvenirs* publiés par M. le duc de Broglie. 10 mai. 417. — 10 juin. 865.

VOGÜÉ (marquis de). Allocution prononcée à l'inauguration de la *Maison de travail*. 771.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DU TOME CENT SOIXANTE-SEPTIÈME

TABLE

DU TOME CENT TRENTE ET UNIÈME DE LA NOUVELLE SÉRIE (CENT SOIXANTE-SEPTIÈME DE LA COLLECTION)

1^{re} LIVRAISON. — 10 AVRIL 1892.

Mgr Freppel, par M. Adolphe LAIR.	3
Galeries célèbres et grandes collections privées. — I. Chantilly, par M. R. PEYRE	43
Voyageuses. — I, par M ^{me} M. DRONSART.	69
La vieillesse de l'ouvrier. — III. — Fin, par M. Maurice VANLAER.	105
Études d'histoire contemporaine. — La France et l'Italie à la veille de la révolution de Février 1848. — II, par M. Paul THUREAU-DANGIN.	127
La mort d'une église, par M. Maurice FAUCON.	157
Un roman à Gavarnie. — I, par M. MONTAL.	165
Revue des sciences, par M. HENRI DE PARVILLE.	187
Chronique politique, par M. Louis JOUBERT.	197
Bulletin bibliographique.	208

2^e LIVRAISON. — 25 AVRIL 1892.

Questions du jour. — La politique coloniale et la crise des salaires, par M. le baron E. de MANDAT-GRANCEY.	209
Une institution démocratique. — Le Referendum, par M. A. BÉCHAUX.	247
Les courants de la littérature d'aujourd'hui, par M. René DOUMIC.	260
La question allemande dans l'Église catholique aux États-Unis, par M. le vicomte de MEAUX.	273
Voyageuses. — II, par M ^{me} M. DRONSART.	284
Un roman à Gavarnie. — Fin, par M. MONTAL.	306
Les missionnaires français au Niger, par le P. Joseph LUTZ.	325
L'évolution syndicale, par M. Edgar BOURLOTON.	338
Les œuvres et les hommes, courrier du théâtre, de la littérature et des arts, par M. Victor FOURNEL.	372
Un prédicateur félibre, par le P. X. de Fourvières, par M. Th. LORMOND.	397
Chronique politique, par M. Louis JOUBERT.	403
Bulletin bibliographique.	415

3^e LIVRAISON. — 10 MAI 1892.

Souvenirs de M. de Viel-Castel. — I, par M. le duc de BROGLIE, de l'Académie française.	417
A propos d'un anniversaire. — Le bilan de la Commune. — I. Les recettes, par M. A.-C. CHEREST.	458
Les marines européennes.	484
A l'occasion de la fête franco-russe. — Les ballets en France au dix-septième siècle, par M. Germain BAPST.	513
Le roman d'un sous-lieutenant. — I, par M. A. GENNEVRAYE.	526
Voyageuses. — III. Fin, par M ^{me} M. DRONSART.	553
Le roman d'un royaliste sous la Révolution, par M. Victor FOURNEL.	573
Revue des sciences, par M. HENRI DE PARVILLE.	581
Chronique politique, par M. Louis JOUBERT.	589
Lettre de S. S. le Pape aux cardinaux français.	603

4^e LIVRAISON. — 25 MAI 1892.

Attitude politique et religieuse des évêques pendant la Révolution. — I, par M. l'abbé SICARD.	609
Chateaubriand et les Mémoires d'outre-tombe, à l'occasion du livre de M. de Lescure, par M. Edmond BIRÉ.	653
A propos d'un anniversaire. — Le bilan de la Commune. — II. Les dépenses, par M. A.-C. CHEREST.	681
Le Salon des Champs-Élysées et l'Exposition du Champ-de-Mars, par M. R. PEYRE.	710
Le roman d'un sous-lieutenant. — II, par M. A. GENNEVRAYE.	727
Les œuvres et les hommes, courrier du théâtre, de la littérature et des arts, par M. Victor FOURNEL.	744
La charité à Paris. — L'œuvre Laubespain. — L'office central des institutions charitables.	772
Chronique politique, par M. H. DE LACOMBE.	799

5^e LIVRAISON. — 10 JUIN 1892.

Du régime de la presse, par M. Emile OLLIVIER, de l'Académie fran- çaise	809
Les sources de la paix intellectuelle. — I, par M. Léon OLLÉ-LAPRUNE.	844
Souvenirs de M. de Viel-Castel. — II, par M. le duc DE BROGLIE, de l'Académie française.	865
M. Ernest Lavisse, par M. René DOUMIC.	887
Le roman d'un sous-lieutenant. — III, par M. A. GENNEVRAYE.	901
Attitude politique et religieuse des évêques pendant la Révolution. — II, par M. l'abbé SICARD.	928
L'épargne populaire. — La solution, par M. A. BÉCHAUX.	959
La Révolution et l'enseignement, par M. A. DELAIRE.	967
Revue des sciences, par M. Henri DE PARVILLE.	972
Chronique politique, par M. Louis JOUBERT.	981
Bulletin bibliographique.	994

6^e LIVRAISON. — 25 JUIN 1892.

Gladstone. — Sa famille. — Sa jeunesse — Eton. — Oxford. — I, par M ^{me} Marie DRONSART.	997
Les sources de la paix intellectuelle. — II. — Fin, par M. Léon OLLÉ-LAPRUNE.	1033
Attitude politique et religieuse des évêques pendant la Révolution. — III, par M. l'abbé SICARD.	1060
Le roman d'un sous-lieutenant. — IV. — Fin, par M. A. GENNEVRAYE.	1079
M ^{me} Roland, d'après des lettres et des manuscrits inédits. — I, par M ^{lle} Clarisse BADER.	1111
Les œuvres et les hommes, courrier du théâtre, de la littérature et des arts, par M. Victor FOURNEL.	1134
Mémoires du baron Hyde de Neuville, par M. H. DELORME.	1158
Chronique politique, par M. Louis JOUBERT.	1171
Bulletin bibliographique.	1182

LES COURANTS

DE LA LITTÉRATURE D'AUJOURD'HUI

Il n'est personne qui ne se rende compte que chez nous la littérature est aujourd'hui en voie de transformation et en travail de renouvellement. C'est un fait qui sollicite l'attention des écrivains de tout ordre, des critiques et des simples curieux de lettres. Quelques-uns, en très petit nombre, s'essaient à débrouiller les éléments confus encore d'où peut-être il sortira quelque chose. Les autres prophétisent l'avenir avec assurance, soit qu'ils s'empressent de prendre leurs désirs pour des réalités, soit qu'ils aient hâte de voir la littérature s'engager tout entière dans la direction précisément où incline leur propre talent. Mais cela même est nouveau et cela est d'un bon augure. C'est un signe qu'on se débarrasse enfin de la tyrannie de doctrines usées, qui ont fait leur temps, et qui, voilà quelques années, pesaient encore de tout leur poids sur les plus libres d'entre les jeunes écrivains.

Ces doctrines étaient nées vers le milieu du siècle; elles avaient leurs origines dans la philosophie positiviste à laquelle le gouvernement des esprits a longtemps appartenu; elles ont régné sur trente années de littérature. Ne s'intéresser qu'aux faits sans rien admettre qui les dépasse, ne prêter attention qu'aux détails et point à ce qui les relie, ramener toutes les facultés de l'écrivain à l'observation en rapprochant celle-ci, autant qu'il est possible, de l'investigation scientifique; absorber les énergies de la nature humaine dans la sensation elle seule, s'abstenir de toute enquête sur le sens de la vie, opposer une fin de non recevoir aux questions qui font à la conscience son atmosphère, ne répondre à tant de problèmes que par la plaisanterie insoucieuse ou par une sorte d'ironie morose, inintelligente et méchante, restreindre de plus en plus le domaine de l'art, le priver de tout ce qui fait la saveur de l'existence, le réduire à n'être que la traduction très précise de ce

qui tombe sous les yeux; telles ont été les tendances de tous les écrivains sans presque d'exception. Le courant a pris des formes diverses et des appellations différentes. Il s'est appelé le réalisme, le naturalisme et le parnassianisme : il a donné lieu à la théorie de l'impassibilité et à la doctrine de l'art pour l'art. Mais, sous toutes ses manifestations et à travers toutes ses fortunes, dans ses succès et dans ses excès, dans les services qu'il a rendus et dans les fautes qu'il a fait commettre, il est resté le même et a produit des effets de même nature. C'est ce courant qui est définitivement épuisé.

Ce qui prouve de façon suffisante que la formule est désormais inefficace, c'est que tout le monde s'accorde à la renier. Or, en littérature, le respect des morts est une vertu sans application, et le dévouement aux causes perdues témoigne de moins de générosité de cœur que de médiocrité d'intelligence. On cite encore, à l'heure actuelle, un romancier naturaliste : c'est M. Paul Alexis; et cela lui fait une sorte de notoriété ridicule. Il y a aussi un « dernier des parnassiens », c'est M. Edmond Haraucourt : on se le montre. Mais, à l'exception de quelques retardataires, tous les écrivains ont tourné le dos aux maîtres d'hier. Ceux mêmes qui étaient le plus engagés dans l'école s'en sont affranchis. L'auteur de *Boule de suif* était devenu celui de *Notre cœur*. L'un des plus distingués parmi les écrivains psychologues d'aujourd'hui, M. Rod, se souvient à peine d'avoir été jadis un disciple de M. Zola et d'avoir écrit *Palmyre Veulard*. Et les admirateurs de Paul Verlaine oublient volontiers qu'avant d'écrire *Sagesse*, il avait rimé richement des vers marmoréens. Le naturalisme est devenu un poncif; c'est pourquoi il ne fait plus d'adeptes parmi les esprits curieux de nouveauté. Il se peut, au surplus, qu'il ait conservé une clientèle de lecteurs, et même que cette clientèle soit plus nombreuse qu'elle ne l'a jamais été : c'est dire que le naturalisme est tombé à la foule et qu'il a été recueilli par le bas public. On objecterait encore, et avec raison, qu'il reste un coin de notre littérature où le naturalisme non seulement se survit à lui-même, mais où il a déterminé la plus récente évolution : c'est le théâtre. Mais on sait assez que le théâtre est toujours en retard par rapport aux autres formes de littérature. En sorte que l'avènement d'une doctrine au théâtre en est l'épanouissement suprême, le dernier effort où se pronostique la fin. Une mode est passée du jour où elle fait son apparition dans certains quartiers de la ville. Il en est de même des modes littéraires : quand on commence à les porter au théâtre, c'est un signe qu'elles n'ont plus cours.

De là ce besoin, qu'on constate aussi bien à tous les tournants

de la littérature, le besoin pour les nouveaux venus de faire autrement que leurs devanciers. Le courant d'aujourd'hui pourrait se définir par opposition et en antithèse avec celui qui a précédé. On s'efforce de faire rentrer dans la littérature tout ce qui en avait été indûment banni. — La pensée. L'éloge qu'on est, à coup sûr, le moins tenté d'adresser aux écrivains de l'école qui finit, c'est d'avoir été des écrivains penseurs. Pour la plupart ignorants et illettrés, ils étaient incapables de toute conception générale : ils se défiaient des idées. Ceux de la génération actuelle ont beaucoup vécu dans les livres : ils ont fréquenté chez les philosophes et chez les moralistes ; ils leur ont fait des emprunts, et détourné quelques-unes de leurs plus austères théories au profit de genres réputés frivoles. L'exemple des romanciers est en ce sens assez significatif. Ils ont étudié chez Darwin, dans Spinoza ou dans Schopenhauer. Ils en ont rapporté des vues d'ensemble et des aperçus systématiques. Ils veulent les interpréter à leur manière. Ils ne se contentent plus de tracer quelques tableaux des mœurs parisiennes, ou de noter, dans ce qu'il a d'amusant et de décevant, le spectacle de la réalité contemporaine. Mais ils prétendent, eux aussi, à dire leur mot sur les énigmes jamais résolues, sur les contradictions du cœur, sur les conflits toujours renaissants de la passion et du devoir. — Le souci des choses de l'âme. Car on s'est aperçu enfin que l'homme n'est pas tout matière, que le jeu des organes du corps n'explique pas tous les phénomènes qui se passent en nous, et que les mobiles qui relèvent de la physiologie ne sont ni les seuls ni peut-être les plus puissants parmi ceux qui nous déterminent à agir. Le retour à l'étude de la vie intérieure est, sans doute l'une des tendances les plus accentuées, et de celles qui font le plus d'honneur aux écrivains de l'heure présente. — On a vu rentrer dans la littérature le sentiment. — Et on y annonce la prochaine rentrée de l'imagination elle-même. Que si de ce côté on souffre encore de quelque indigence, du moins témoigne-t-on d'une estime toute nouvelle pour les grands imaginatifs du début de ce siècle : jamais peut-être plus qu'en ces dix dernières années on n'avait parlé avec sympathie de Chateaubriand, de Lamartine, voire de Michelet ou de George Sand. — Dans les procédés du style, une réaction parallèle s'est fait sentir. Le style plastique n'est plus en faveur. On est las de la prose pittoresque, des mots qui peignent et des mots qui sculptent. On n'emploie plus guère la phrase chargée de couleurs, enfermant des images matérielles dans un contour nettement arrêté, mais bien plutôt la période souple et imprécise, lente et rythmée, plus musicale que pittoresque ; un style sobre, adouci, atténué, qui n'est riche qu'en nuances et en demi-teintes.

C'est en songeant à cet ensemble de nouveautés qu'on parle communément aujourd'hui d'une renaissance de l'idéalisme.

*
* *

Mais le terme d'idéalisme, comme tous les termes très généraux, est vague. Ou plutôt à toutes les époques où il reparaît, — puisque la littérature comme l'histoire est une éternelle recommenceuse, — l'idéalisme se présente avec des caractères différents. Ce qu'il faut donc, c'est rechercher les traits qui servent à le particulariser dans la période qui s'ouvre.

Le premier trait, et tout à fait digne de remarque, de notre « renaissance littéraire », c'est le dédain que tous ceux qui y travaillent professent uniformément pour la littérature. Il se peut que leurs aînés eussent péché par excès de foi, d'une foi trop exclusive et trop absolue dans l'art. Les parnassiens estimaient que de ciseler un sonnet ce fût l'effort suprême de l'esprit humain. Flaubert, s'il avait réussi dans une phrase à éviter un hiatus, croyait n'avoir pas perdu sa journée. Les romanciers naturalistes, occupés à appliquer consciencieusement les procédés de leur rhétorique, n'ont conçu aucun doute sur l'importance de leur tâche ; cependant que les vaudevillistes dépensaient des trésors d'habileté pour faire rebondir des quiproquos, ou que les dramatises de l'école de M. Dumas croyaient en travaillant leurs dénouements travailler à la réforme de la société, et en faisant œuvre d'art faire encore « œuvre utile ». Nous avons été tout droit à l'exagération opposée. Sous toutes les plumes et tantôt exprimée avec esprit, tantôt avec lourdeur et pédantisme, vous retrouverez cette idée : à savoir que parmi les jeux frivoles et vains où se dissipe l'activité humaine, il n'en est pas de plus vain, de plus frivole, et partant de plus misérable que celui qui consiste à assembler des mots. Des mots, rien que des mots ! Des mots inégaux toujours aux idées qu'ils veulent exprimer, et qui déforment toute réalité. Des mots qui séduisent et qui trompent. Mirage différemment et constamment décevant, qui détourne l'homme du spectacle de ce qui est, et l'éloigne de la tâche qu'il devrait faire.

Ce dédain de la chose écrite se manifeste de bien des manières. Il est incompatible, comme on le devine aisément, avec la croyance à aucune autorité en matière littéraire. C'est ainsi qu'on a vu de nos jours et pour la première fois la critique se refuser le droit de porter des jugements et de prendre des conclusions, en prétendant néanmoins rester elle-même. Quels seraient les principes d'un jugement et à quoi bon conclure ? La littérature n'est qu'un diver-

tissement très élégant, un art de goûter des jouissances supérieures, la forme la plus raffinée de l'épicurisme. Ainsi pensent beaucoup d'entre les plus intelligents et les plus délicats des lettrés : ainsi M. Jules Lemaitre et M. Anatole France. — D'autres qui ont de l'esprit, et tout juste ce qu'en ont les pince-sans-rire, s'avisent que la littérature pourrait bien n'être qu'un instrument commode à l'effet de mystifier leurs contemporains : tel M. Maurice Barrès. — D'autres enfin, plus sérieux ou plus faciles à l'illusion, mais convaincus que chacun a sa tâche d'homme à laquelle il ne doit pas se soustraire, annoncent le projet de se détourner de la littérature vers l'action. Tel M. Paul Desjardins. Tels ceux qui s'engagent à sa suite dans cette voie de renoncement, et ceux pareillement qui l'y avaient précédé.

Ce dédain est pour surprendre au premier abord ; mais on se l'explique sans trop de peine. Il procède en partie de causes très générales et comme extérieures à la littérature : dans une société en transformation et en décomposition si rapides, travaillée par des ferments qui vont à en compromettre l'existence elle-même, on a le droit de trouver qu'il y a de la puérité à s'occuper de polir des phrases tandis qu'approchent les barbares. Mais il est en outre une conséquence logique du développement qui a été celui de la littérature en France dans notre siècle. Nous l'avons vue deux fois se renouveler et s'épuiser. C'a été le romantisme d'abord ; et on se souvient au milieu de quel enthousiasme et dans quelle effervescence des esprits il a fait son apparition ; mais on sait aussi combien il eut tôt fait de manquer à toutes ses promesses. De même, à peine le réalisme venait-il de naître, que déjà il déviait de sa route naturelle. Romantisme et réalisme, — de quelque nom qu'on les nomme, — ce sont les deux tendances opposées, et il n'en existe pas une troisième. Nous les avons poussées à bout l'une et l'autre et jusqu'à leur complet épuisement. Dans un court espace de moins de soixante années, nous avons assisté deux fois à la banqueroute de la littérature, On comprendrait à moins le grand discrédit où elle est tombée auprès des esprits les plus réfléchis.

*
* *

L'appauvrissement de la littérature dans un pays a une suite inévitable : c'est l'introduction des littératures étrangères. La diminution de la sève nationale se fait, de toute nécessité, au profit des influences venues du dehors. Un des hommes qui connaissent le mieux les courants de la littérature européenne, et l'un de ceux d'ailleurs qui ont le plus aidé à faire pénétrer l'exotisme dans les

lettres françaises, M. de Vogüé, écrivait, dans la Préface de ses études sur le *Roman russe* : « Le livre qui agit et nourrit, celui qu'on prend avec sérieux, qu'on lit dans la famille assemblée et qui façonne à la longue les intelligences, ce livre ne vient plus de Paris. Je note ici, le cœur chagrin et désirant me tromper, l'observation qui résume pour moi un long commerce avec l'étranger : les idées générales qui transforment l'Europe ne sortent plus de l'âme française. Aussi malheureuse que notre politique dessaisie de l'empire matériel du monde, notre littérature laisse perdre par ses fautes l'empire intellectuel qui était notre patrimoine incontesté. » Ces lignes écrites en 1886 n'ont pas cessé d'être vraies. La direction de l'esprit européen nous a échappé : nous ne conduisons pas le mouvement, nous sommes à la remorque : nous suivons et nous subissons.

Qu'on y fasse attention, en effet. On sera surpris, si l'on n'en est effrayé, de voir combien d'éléments étrangers se sont, en très peu de temps, mêlés à la tradition française pour en altérer la pureté. C'est d'Allemagne que nous vient notre métaphysique. Notre psychologie nous revient d'Angleterre. Des genres même, dont il semblait que nous eussions le monopole, se modifient sous des influences qui ne sont pas nées chez nous. Car il se peut que nos romans et nos pièces de théâtre aient encore une bonne valeur d'exportation ; ce n'est plus notre esprit qui les anime. Flaubert a chez nous des admirateurs ; il n'a plus de disciples. C'est George Eliot et c'est Tolstoï qui font école. Aux Russes et aux Anglais, il faut joindre jusqu'aux Danois et aux Norvégiens. Ibsen, encore ignoré chez nous il y a deux ans, n'a plus de railleurs que parmi les fortes têtes du boulevard. Et, volontairement, je ne cite que les noms les plus fameux, consacrés par la grande publicité, que les auteurs à la mode et dont même on s'est engoué, ceux dont les œuvres populaires parmi les lettrés sont étudiées et mises à profit par tous ceux qui écrivent. S'il me fallait citer toutes les œuvres étrangères qui ont mis quelque empreinte sur notre pensée, ce sont des pages que je devrais remplir de leur seule énumération. Il n'en va pas autrement dans toutes les autres provinces de l'art. En peinture, le seul mouvement auquel nous assistions n'a sans doute ses origines ni à l'Institut ni parmi les pensionnaires de notre école de Rome : ce qu'on appelle vulgairement et en gros du nom d'impressionnisme remonte aux préraphaélites d'outre-Manche. De Wagner procède toute la musique moderne ; or on sait que la musique est aujourd'hui l'art le plus généralement goûté, et qu'elle a hérité des préférences que les écrivains d'antan réservaient aux arts plastiques : l'influence de l'esthétique wagnérienne se fait sentir dans

toutes les parties de l'esthétique d'aujourd'hui. Je rappelle seulement pour mémoire que, parmi tous les novateurs qui travaillent à réformer notre prose aussi bien que notre système de versification, on trouverait à peine quelques Français; mais ils sont Flamands et Roumains, Belges, Suisses, Grecs et voire Américains; et il y a moins de Sémites à la petite Bourse qu'on n'en compte dans les petits cénacles littéraires.

Or, sans doute, dans l'état actuel de l'Europe, et étant données les communications si fréquentes et si faciles entre les peuples, il est légitime qu'il y ait de l'un à l'autre de perpétuels échanges d'idées. Encore faut-il que dans un pays de longue tradition littéraire, tel qu'est le nôtre, le caractère national ne vienne pas à se perdre. Mais c'est un danger que nous n'avons pas su éviter. En même temps, et par suite de la décadence des études classiques, la culture latine va sans cesse s'affaiblissant. Nous ne nous défendons plus. Et c'est ainsi qu'on a vu paraître et s'installer chez nous ces modes nouvelles : l'habitude de la diffusion, le goût du vague et le respect de l'obscurité.

*
* *

Sous toutes ces influences, c'est l'âme elle-même de notre littérature qui se transformait. Il faut dire que les voies avaient été préparées. On n'avait pu, en effet, espérer aucun changement tant qu'une même conception de la vie avait suffi aux esprits et qu'ils avaient conservé leur confiance aveugle dans le positivisme scientifique. Mais tandis que M. Taine donnait pour les hommes de sa génération la formule de ce positivisme, et qu'il en faisait sortir toute une littérature, une autre influence grandissait à côté de la sienne et allait peu à peu à la détruire : celle de M. Renan. Celui-ci pouvait se séparer de l'orthodoxie chrétienne; il était aussi bien éloigné d'accepter l'explication scientifique du monde, ou de croire même que la science fournisse aucune explication à certains problèmes. Ce penseur, à la pensée toujours flottante, n'hésitait pourtant pas à prendre parti entre Ariel et Caliban. Il protestait en faveur de l'esprit contre les envahissements de la matière. Sa philosophie était un idéalisme, si vague fut-il. Son âme, qu'on a si joliment comparée à une « cathédrale désaffectée », conservait des aspirations vers un au-delà, un goût de l'infini. La génération formée à son école commença par sentir peser lourdement sur elle la tyrannie du fait. Elle se détourna des hommes de vues courtes et d'affirmations précises. Ce fut la porte entr'ouverte et par où tout le reste devait suivre. On se plut d'abord à voir se heurter et se détruire les affirmations contradictoires. On s'amusa, comme d'un

spectacle, de ce choc de toutes les certitudes. Mais le dilettantisme n'est pas un état où l'esprit puisse se reposer longtemps. On ne tarde pas à éprouver le besoin de s'assurer sur un terrain plus solide. Et l'esprit, suivant sa pente naturelle, s'oriente vers une forme quelconque de la croyance et de la foi.

Dans l'âme ainsi élargie, on a vu refluer des sentiments qui depuis du temps semblaient morts. Une vertu entre toutes a été réintégrée dans ses droits : c'est la tendresse. Et je crois bien que ce qui est le plus caractéristique de l'évolution de ces dernières années, c'est un adoucissement, un amollissement, un attendrissement de l'âme humaine. Nul aujourd'hui ne se donne pour impassible et pour insensible. Et nous sommes singulièrement éloignés de cette sorte de sécheresse de cœur qui allait jusqu'à se complaire dans la constatation de toutes les laideurs et jusqu'à se réjouir de trouver la vie mauvaise et l'homme méprisable. Mais, au contraire, la profondeur et l'étendue de la misère humaine n'éveillent plus chez nous qu'une angoisse infinie. A nouveau, nous nous sentons en sympathie avec tous nos compagnons de souffrance. Nous retrouvons plus vive que jamais la notion d'une solidarité entre tous les hommes. Nous avons des oreilles pour distinguer les notes les plus lointaines de la plainte universelle, nous avons des yeux pour apercevoir dans l'ombre où péniblement ils se travaillent à vivre, les petits, les humbles et les déshérités de ce monde. Le mal social, les injustices qui proviennent de l'organisation des hommes en société, provoquent chez nous des sentiments non de révolte, mais de résignation. Le mal moral lui-même a cessé de nous inspirer de la répulsion et de l'horreur. Le péché n'est-il pas une forme, et la plus cruelle, de la souffrance? Au lieu de condamner n'est-il pas plus juste d'expliquer, d'excuser, de pardonner ou tout au moins de plaindre? Vraiment, dans l'âme moderne, il n'y a plus de place que pour la pitié et pour la charité.

De là une qualité nouvelle de tristesse. Car on a constaté comme de périodiques retours des doctrines pessimistes. Ce n'est qu'une illusion. En réalité, le pessimisme ne meurt jamais et ne s'efface ni ne disparaît, mais il se transforme seulement. Il ne saurait être absent de la pensée humaine, puisqu'on ne peut jeter sur la destinée un regard un peu profond sans en toucher aussitôt l'irréparable infortune. Seulement aux époques différentes, c'est par d'autres aspects que cette infortune se révèle, et ce sont d'autres points qui semblent plus douloureux. Ce qu'on a appelé le mal du siècle provenait de l'inégalité entre nos aspirations et leur objet, et de l'impuissance de la nature passionnée à se satisfaire. L'hypocondrie des réalistes venait de ce que, s'étant penchés sur la réalité,

ils l'avaient jugée terne, vulgaire et plate. Le pessimisme contemporain ne semble si redoutable que parce qu'il s'est établi sur des bases très larges et très solides. Il procède d'une conception générale de la vie, et de l'étude poussée plus avant qu'on n'avait encore fait des complexités de notre nature et des inquiétantes contradictions de notre cœur. Pour qui sait voir, tout n'est que désillusion et que désenchantement.

Tristesse et pitié, mélancolie et charité, ce sont les dispositions d'âme qui n'ont trouvé leur complet épanouissement qu'au sein du christianisme. Aussi voit-on tout l'effort de la pensée moderne aboutir en ce sens. L'attrait des choses religieuses n'avait jamais été plus fortement ressenti. Nul n'y résiste parmi ceux dont l'intelligence n'est pas inactive. Ceux-là mêmes qui ne sont pas des fidèles se laissent gagner à sa douceur. On y vient ou on y revient de tous les côtés, des points les plus différents et des plus éloignés. Et il est curieux de voir comment tous les courants du siècle s'unissent et se fondent dans ce large courant. Un des écrivains qui ont le mieux démêlé les nuances de l'âme d'aujourd'hui, pour s'être prêté à toutes les formes de la pensée sans s'emprisonner dans aucune, M. J. Lemaitre, écrivait naguère : « La religion de Jésus continue d'inspirer à beaucoup de ceux qui ne croient plus une tendresse incurable. Nous sentons dans l'Évangile je ne sais quel charme profond, mystique et vaguement sensuel. Nous l'aimons pour l'histoire de la Samaritaine, de Marie de Magdala et de la femme adultère. Nous nous imaginons presque que c'est le premier livre où il y ait eu de la bonté, de la pitié, une faiblesse pour les égarés et les irréguliers, le sentiment de l'universelle misère et, peu s'en faut, de l'irresponsabilité des misérables. Et peut-être aussi goûtons-nous le plaisir d'entendre ce livre singulier d'une façon hétérodoxe. Nous l'aimons enfin, la religion de nos mères, parce qu'elle est parfaitement mystérieuse et qu'on est las, à certains moments, de la science qui est claire, mais si courte, et dont on se détache un peu en voyant de quelle suffisance elle emplit les esprits médiocres. De même que la Leuconoë aux inquiétudes ineffables, l'âme moderne « consulte tous les dieux », non plus pour y croire comme la courtisane antique, mais pour comprendre et vénérer les rêves que l'énigme du monde a inspirés à nos ancêtres, et les illusions qui les ont empêchés de tant souffrir. La curiosité des religions est, en ce siècle, un de nos sentiments les plus distingués et les meilleurs... » Cela est d'une psychologie très subtile dans une note parfaitement juste. L'évangélisme russe, le mysticisme de ceux qui méditent sur les versets de *l'Imitation* et sur les stances de la *Vita nuova*, la amoureuse religion de la souffrance humaine, bien d'autres théories

dont s'inspirent les livres les plus récents dérivent de cette même source. Au surplus, la question ayant été traitée ici même, avec toutes sortes de développements, je suis dispensé d'y insister davantage. C'est un fait qu'au lendemain de tant de négations, et lassée de tant d'erreurs, la pensée de ce siècle se retrouve profondément imprégnée de christianisme.

*
* *

Tendresse, tristesse généreuse, aspiration au christianisme..., j'allais dire que ce sont les acquisitions de ces dix dernières années. Pourquoi ne puis-je pas le dire? Et pourquoi, et par l'effet de quelle dérision faut-il que tous nos efforts, au moment qu'on les croit près d'aboutir, se trouvent comme stérilisés?

Il y a une expression qu'on n'ose plus employer, parce qu'elle a été employée à tort et à travers, et hors de tout propos, dépréciée pour avoir traîné dans les colonnes des journaux et pour s'être étalée sur les affiches des théâtres : c'est l'expression « fin de siècle ». Il faut pourtant avoir le courage de s'en servir puisqu'elle est juste et puisqu'elle correspond à une réalité. Ce n'est pas sans raison qu'on a distingué des périodes dans la vie de l'humanité, comme il est des âges d'hommes. L'histoire et la physiologie sont aussi bien d'accord pour nous dire qu'il y a comme des dépôts de sève qui suffisent à l'entretien de deux ou trois générations, en sorte que les tard venus sont fabriqués d'une matière plus indigente. Ils sont nés à une heure défavorable. Ils ont reçu en naissant des germes de mort, et portent avec eux des signes de décrépitude. Ils ne savent pas résister et se défendre, ils sont incapables de vouloir et d'être eux-mêmes, et enfin de vivre. Pour ne citer que l'exemple le plus rapproché, il est impossible de ne pas constater de frappantes analogies entre la façon dont finit ce siècle et celle dont avait fini le siècle précédent. Eux aussi, dans ces années troubles, les hommes du dix-huitième siècle, libertins et tendres, s'attristaient et s'apitoyaient; ils prêchaient, ils recommandaient une morale sans dogmes, ils se tournaient vers un Dieu sans nom. Eux aussi annonçaient la bonne parole, le retour de l'innocence à la veille de tous les crimes, l'idylle avant la Terreur, et se préparaient par un verbiage inefficace aux catastrophes du lendemain. Nos contemporains ne procèdent pas autrement.

Ils ont fait appel à la sensibilité. Mais il se trouve qu'ils sont très intelligents, rompus à tous les exercices de l'analyse; or l'intelligence a coutume de se développer en raison inverse de la sensibilité, et les excès de l'analyse mènent tout droit à la

sécheresse de cœur. Ils sont des blasés, et ils ont fait en imagination ou autrement des expériences après lesquelles il est rare qu'on puisse continuer de s'émouvoir sincèrement. Rappelez-vous les belles déclarations par où M. Pierre Loti préludait à son œuvre de tendresse et de pitié. « Croyez-moi, le temps et la débauche sont deux grands remèdes; le cœur s'engourdit à la longue, et c'est alors qu'on ne souffre plus... » La pitié est un sentiment noble entre tous; encore faut-il savoir de quelle source elle découle, et sur qui elle s'épanche. Rappelez-vous à quelle occasion le jeune homme que M. Bourget a plusieurs fois remis en scène, entre en sympathie avec toute l'humanité souffrante. Il apprend que sa maîtresse, après avoir trompé son mari en sa faveur, l'a trompé, lui à son tour, avec quelque libertin vulgaire : « C'est alors que s'éleva dans son cœur le plus triste, mais aussi le plus noble des sentiments qu'il eût éprouvé depuis son aventure, le seul qui fût vraiment digne de ce qu'avait été autrefois son âme, celui par lequel l'homme trouve devant les perfidies de la femme de quoi ne pas se perdre tout à fait le cœur : la pitié... L'impression de pitié devenait si forte, si pleine, qu'elle débordait de lui sur toute la vie. » Et donc il s'abandonne à un généreux attendrissement qui a pour objet toutes les modalités de l'adultère et ne s'arrête pas devant la prostitution elle-même. Ce sont en vérité de trop belles paroles pour de trop vilaines choses : cela sonne faux, et nous sommes induits à craindre que cela ne sonne creux. Il en est ainsi; à de si pressants appels, au lieu de la sensibilité, ce n'est jusqu'ici que la sensiblerie qui a répondu. Une même teinte de sensiblerie est passée sur les œuvres d'ailleurs les plus intéressantes de ce temps. On la retrouverait aussi bien dans les romans de M. Bourget ou dans ceux de M. Loti, dans *le Mariage blanc*, de M. Lemaître ou dans *la Musotte* de M. de Maupassant. C'est par là et par l'abus du jargon de la tendresse qu'elles risquent de se démoder promptement et de prendre, avant qu'il soit peu, de vagues airs de plainte.

Ils affichent le goût le plus vif pour la morale, et de fait ils en parlent dans leurs préfaces avec une imposante solennité. Il est regrettable seulement que les exemples soient si mal en rapport avec les théories annoncées, et que leurs livres ne laissent que l'impression la plus démoralisante. — Ils sont encore épris de simplicité, et de candeur, et d'ingénuité. Les légendes qui ont réjoui l'âme des simples leur paraissent d'un charme infini; les contes les plus naïfs et même les plus niais leur semblent tout pleins de signification; et jamais n'avait-on vu dans la littérature tant de choses enfantines. Par malheur, ce qui est le plus éloigné de la naïveté,

c'en est justement l'affectation; et c'est quand ils se tâchent à être simples qu'on voit reluire, de la lueur la plus ironique, leur bouton de mandarin.

Ils s'efforcent — d'un effort qu'il faut avoir l'air de croire sincère — d'approcher le plus près possible du christianisme. Encore est-il bon de ne pas se payer de mots, et de voir de quels éléments se mêle cette religiosité renaissante. Chez quelques-uns, qui sont chrétiens tout juste comme l'était Baudelaire, elle s'accommode de la sensualité la plus grossière. Chez d'autres, occultistes, kabbalistes et magistes, elle est faite précisément de toutes les déviations de l'instinct religieux. Aux meilleurs elle fournit d'aimables et de frivoles développements, et elle approvisionne les poètes de jolis thèmes moins usés que ceux des antiques mythologies. Chez tous, elle a pour point de départ et pour postulat initial : le scepticisme. Car on parle de religion, mais on aurait honte de sembler croire à la vérité de cette religion dont on se recommande. On prétend conserver la morale, mais en la séparant soigneusement des dogmes avec lesquels elle fait corps. L'édifice reste suspendu dans le vide. Aussi, dans ce sentimentalisme religieux où quelques-uns veulent voir tout au moins un acheminement vers quelque chose de plus complet, je n'aperçois, pour ma part, que ce qui est le contraire même de la pensée religieuse. C'est une mode littéraire, qui ne vaut pas mieux qu'une autre, mais qui pourrait être plus dangereuse. Car, en ces matières, l'esprit n'admet pas longtemps les compromis et les faux-fuyants. Nous le saurons trop tôt. Mais ce qu'il faut souhaiter dès aujourd'hui, c'est que ce mysticisme si distingué ne serve pas de préface à quelque effroyable poussée de matérialisme.

C'est ainsi que la littérature hésite entre tant de courants qui se contrarient; c'est ainsi que la pensée moderne, tirillée en tous les sens, et travaillée par des tendances qui se combattent, s'efforce vainement de s'enlever de terre. Ce qu'on constate avec le plus de certitude chez tous les écrivains d'aujourd'hui, c'est l'impossibilité où ils sont d'aller jusqu'au bout de leurs aspirations, de réaliser leurs désirs et de se satisfaire complètement. Ce qui ressort jusqu'à l'évidence de toutes les tentatives où ils s'épuisent, c'est le témoignage de leur impuissance.

*
* *

C'est pourquoi il y aurait de la maladresse à proclamer trop vite que tout est sauvé et à décorer du nom de renaissance ce qui pourrait n'être qu'un affaissement. Le soir se teinte des mêmes nuances que le matin. La critique a le devoir de suivre avec

sympathie tous les efforts : il s'en fait aujourd'hui de multiples et de généreux. Et elle a le devoir, non moins impérieux, de rappeler quelques vérités qu'on oublie trop volontiers.

La première est que dans l'héritage du passé — de celui d'hier — tout n'était pas également mauvais et pareillement méprisable. Le réalisme a rendu des services qu'on aurait tort de méconnaître, mais dont surtout on n'a pas le droit de refuser le bénéfice. Il a ramené les écrivains à un souci plus grand de ce qui est, il leur a enseigné des méthodes d'observation plus patiente et plus minutieuse. Il a diminué la part toujours trop grande faite à la convention. Il nous a fortifiés dans l'horreur salutaire du romanesque, du vague et du faux. — L'autre est que les écrivains auront beau faire, et s'intituler moralistes ou psychologues, ou se décerner encore d'autres titres plus ambitieux, ce qu'ils resteront quand même et ce qu'ils doivent être avant tout, c'est des écrivains. Leur morale n'a de raison d'être qu'en tant qu'elle sert à leur littérature. Qu'ils fassent donc de bons livres, et nous y applaudirons, mais à condition que ce soient d'abord de beaux livres. Or, à force de demander compte aux écrivains de leur conception de la vie et de leurs idées, on oublie de rechercher quelle conception ils se font de leur art, et s'ils en ont une. Mais le souci dont ils se préoccupent le moins, c'est le souci de la beauté. Composer un livre ou une pièce de théâtre, établir un ensemble où tout se tienne, une œuvre où tout se rapporte à un principe intérieur de vie, c'est aujourd'hui l'ambition la moins répandue : on n'a pas assez de mépris pour ce qu'on appelle l'habileté, l'adresse, pour la question de métier inséparable pourtant de la question d'art. C'est une erreur et qui n'irait pas à moins qu'à compromettre l'avenir lui-même de la littérature.

Aussi bien un mouvement ne vaut qu'autant que valent les hommes qui surviennent quelque jour pour en prendre la direction et l'absorber à leur profit. Le moment est intéressant. Une littérature, non plus seulement curieuse en ses erreurs même, mais vigoureuse et féconde, peut encore sortir du choc de tant d'éléments parmi lesquels il en est de vivaces. Mais c'est à condition qu'ils soient utilisés par quelque esprit viril et de trempe vraiment française. Celui-là est celui qu'on attend toujours et qu'il ne faut jamais se lasser d'espérer. Seulement le messie est en retard : il n'a pas encore annoncé sa venue.

René DOUMIC.

LA QUESTION ALLEMANDE

DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE

AUX ÉTATS-UNIS

Tandis que j'essayais de décrire la croissance de l'Église catholique aux États-Unis, cette Église américaine a été dénoncée au Saint-Siège pour avoir laissé perdre la vieille foi parmi les émigrés et les descendants d'émigrés. La dénonciation est partie d'une association instituée, en 1868, en Allemagne et qui s'est propagée depuis chez d'autres peuples du continent européen pour protéger l'émigration européenne, *l'œuvre de l'Archange-Raphaël*. Dans une pétition présentée au Pape et dans un mémoire à l'appui adressé en 1891 au cardinal secrétaire d'État, les directeurs de l'œuvre ont prétendu mesurer l'étendue du mal, en indiquer les causes, en proposer les remèdes.

Quelle créance méritent ces deux documents? Laissent-ils subsister mes informations antérieures? Permettent-ils encore de partager la confiance des catholiques américains dans le progrès continu de leur foi? J'ai dû l'examiner, et si quelques lecteurs du *Correspondant* m'ont suivi jusqu'à présent, il me semble que je leur dois compte du résultat de cet examen.

A vrai dire, les doléances allemandes au sujet de l'Église des États-Unis ne sont pas nouvelles. Depuis que l'Europe connaît l'Amérique du Nord, des émigrés européens viennent la peupler. Depuis que la vapeur a rapproché les deux hémisphères, elle reçoit les foules que la vieille Europe ne peut plus nourrir. C'est en notre âge la destinée de la grande république américaine de rapprocher les races diverses du vieux continent, en les rajeunissant dans un bain de vie et de liberté. C'est aussi dans tous les siècles et sous tous les cieux la destinée de l'Église catholique d'unir, dans le même culte et sous la même hiérarchie, des fidèles de toute origine, de former une société dans laquelle aucun homme, d'où